

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1840 \(février-octobre\) :](#)
[L'Ambassade à Londres](#)[Item](#)[430. Londres, Dimanche 4 octobre 1840, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

430. Londres, Dimanche 4 octobre 1840, François Guizot à Dorothee de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

Les mots clés

[Ambassade à Londres](#), [Ambition politique](#), [Diplomatie](#), [Discours du for intérieur](#), [histoire](#), [Politique](#), [Politique \(Angleterre\)](#), [Politique \(France\)](#), [Politique \(Internationale\)](#), [Vie domestique \(Dorothee\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.

Présentation

Date1840-10-04

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitNous voilà dans la crise. On dit cela à chaque incident. Mais celui-ci est gros, surtout par l'effet qu'il doit faire à Paris. Ici, on est inquiet.

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 2, n° 559/243-244

Information générales

LangueFrançais

Cote1233-1234, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 6

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
430. Londres, Dimanche 4 octobre 1840
Une heure

Nous voilà dans la crise. On dit cela à chaque incident, mais celui-ci est gros surtout par l'effet qu'il doit faire à Paris. Ici on est inquiet. Pas autant que je le voudrais ; pas autant qu'il le faudrait pour qu'on fût sage. On ne croit pas à la guerre. On a le sentiment de sa propre sincérité dans le désir de la paix et dans l'absence de toute intention hostile envers la France. On n'a pas le sentiment de l'état des esprits en France de leurs impressions si vives, de leurs résolutions si soudaines, si on avait prévu, il y a trois mois une telle explosion en France, je suis convaincu qu'on n'aurait pas conclu le traité du 15 juillet. Je l'ai annoncé, répété, rabâché. Mais la prévoyance est ce qui se communique le moins. Et quand on n'a pas prévu, on ne veut pas voir.

Ma situation ici ne me plaît pas. J'ai beaucoup à attendre et peu à faire. On est à merveille pour moi, même ceux qui ne sont pas de mon avis et ne s'y rendent point. Un moment peut venir où je profiterai de cette bonne disposition ; le moment où, ne réussissant pas, en Syrie par les premiers moyens, employés et ne se souciant pas d'aller plus loin, on sentira, la nécessité d'une transaction. J'attends et je prépare ce moment là, quand viendra-t-il ?

On parle de la convocation de nos chambres. Celle du Parlement suivrait aussitôt. Mais, pour moi comme pour le public ce ne sont là que des bruits. C'est maintenant à Paris que se font les événements. Au moins vous me donnez de bonnes nouvelles de vous. Comment s'y est-on pris pour vous écorcher l'épaule ? Il faut que votre femme de chambre ait la main bien lourde. A quoi lui sert donc d'être laide ?

Lundi 2 heures

Trouvez donc un Byng qui vienne à Londres et que je puisse aimer aussi. Je n'ai point de nouvelles ce matin. La convocation des Chambres ! Je crois bien. Politiquement, je la désire. Je sais bien les entraînements publics, la tribune ; mais je sais aussi les entraînements cachés, insensibles, les journaux, les commérages.

Après tout, depuis dix ans, j'ai toujours vu dans les grandes occasions, les chambres favorables au bon parti ; à la raison, au vrai intérêt du pays, et lui prêtant une force qu'il ne pouvait puiser ailleurs. C'est avec les chambres que nous avons lutté contre l'entraînement révolutionnaire, contre les fatuités anonymes de la presse, contre la politique de café. Nous sommes sur le point de rentrer dans la situation de 1831. Avec plus de péril peut-être, et moins d'excuse. Je sais que, pour que les Chambres se rallient à la raison, et la soutiennent, il faut la leur montrer, la tenir constamment sous leurs yeux, la vouloir fermement soi-même et leur en inspirer la confiance. J'espère que cette lumière et cette volonté ne manqueraient pas plus aujourd'hui qu'en 1831, et que si la raison devait succomber ce ne serait pas sans s'être montrée et défendue.

J'ai reçu une longue lettre du duc de Broglie, très judicieuse, et qui me fait croire qu'on ne fera rien de précipité. Vous avez bien raison ; 20 n'a pas de l'esprit tout à fait ; et quand les grands moments approchent ce qu'il en a se trouble et chancelle. Il peut alors se laisser aveugler et entraîner comme un enfant. De son côté 62, très courageux contre le danger, est très timide contre la responsabilité. Il a naturellement beaucoup d'indépendance et de dignité, peu de pouvoir. Le frêne a

beau chercher ; il n'apprendra pas de là ce qu'il aurait, besoin de savoir. Je suis très préoccupé du frêne. Il est très décidé ; mais il ne voudrait pas se tromper sur le moment où doit se placer sa résolution. Deux choses font le succès d'une conduite, son mérite et son à propos. On ne devine pas l'à propos. Il faut le voir. Je voudrais que ma vue s'allongeât plus encore. Je prêterais mes yeux au frêne. Bien décidément j'envie le cottage, j'aime le cottage. Et parlerions-nous quelquefois de tout cela ? J'ai peur que oui. On n'abdique pas sa nature. On ne se fait pas petit, même pour être heureux. Je voudrais pourtant bien être heureux. Qu'est-ce qui vaut une heure de bonheur ? Et quel bonheur ! C'est bien là l'orgueil humain. Je préfère infiniment le bonheur à tout. Je n'aime, à vrai dire, que le bonheur. Mais pour le bonheur, dans un cottage comme dans un palais, je veux à côté de moi, à moi, un grand cœur, un grand esprit, un grand goût, l'intimité d'une grande pensée. Je ne puis pas être heureux à moins, pas cinq minutes. Mais je serais si heureux ? Adieu. Adieu.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 430. Londres, Dimanche 4 octobre 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1840-10-04.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 18/04/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/496>

Informations éditoriales

Date précise de la lettreDimanche 4 octobre 1840

HeureUne heure

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionLondres (Angleterre)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/11/2018 Dernière modification le 18/01/2024

Londres. Dimanche 11 Oct. 1840
une heure 12.33

moment d'ai même
france. Espère
volente' ne,
aujourd'hui qu'un
son devoit
pas sans l'être

lettre du duc
et qui me
vins de p'cipité.
; 20 n'a pas
e quand le
eant, ce qui en
. Il peut alors
aines comme
62, les courage
timide contre la
collemina
e et de dignité,
a bien
pas, de la te
l'avis, de dui
Il est trè
ont pas de.

Nous voilà dans la crise.
On dit cela à chaque incident. Mais,
celui-ci est gros, surtout pas l'effet qui
doit faire à Paris. Ici, on est inquiet.
Pas, autant que je le voudrais; pas
autant qu'il le faudrait pour qu'on fût
sage. On ne voit pas à la guerre. On
a le sentiment de la propre similitude
dans le climat de la paix et dans l'absence
de toute intention hostile envers la France.
On n'a pas le sentiment de l'état des esprits
en France, de leurs impressions si vives, de
leurs résolutions si soudaines. Si on
avait prévu, il y a trois mois, une telle
explosion en France, je suis convaincu qu'on
n'aurait pas touché le traité du 15 juillet.
C'est très arabe, très, très, très. Mais la
providence est ce qui se communique le
moins. Et quand on n'a pas prévu, on ne
peut pas voir.

Ma situation ici ne me plaît pas. J'ai beaucoup à attendre et peu à faire. On est à merveille pour moi, même ceux qui ne sont pas de mon avis, et ne s'y rendent point. Un moment peut venir où je profiterai de cette bonne disposition, le moment où, ne réussissant pas en Syrie par les premiers moyens employés, et ne se souciant pas d'aller plus loin, on sentira la nécessité d'une transaction. J'attends et je prépare ce moment là. Quand viendra-t-il ?

On parle de la convocation de nos Chambres. L'acte du Parlement arriverait aussitôt. Mais, pour moi comme pour le public, ce ne sera là que du bruit. C'est maintenant à Paris que se font les événements.

Au moins vous m'en donnez de bonnes nouvelles de vous. Comment s'y est-on pris pour vous s'échapper l'épaulé ? Il faut que votre femme de chambre ait la main bien lourde. À quoi lui sert donc d'être laide ?

Souvenez-vous donc
Londres. et que
J'ai point
la convocation
politiquement
les entraînent
je sais aussi la
intelligible, les
Après tout, d'après
vu, dans la grande
favorable, au lieu
au vrai intérêt
une force qu'il
C'est avec les
littérature contre la
contre les fautes
contre la politique
Sur le point de
de 1831. Avec
et même d'extra
que les Chambres
indiquent et la
leur montrer, la

Lundi 1 hure

plait pas. J'ai
en à faire. On
même ceux
avis et ne s'y
peut venir
bonne disposition;
vant pas en
meurs employés
plus loin,
une transaction.
moment là. Quand

ocation de sur
ent d'individue
i comme pour
que des bruits.
is que se font

meux de bonne
e s'y est au pri
e. Il faut que
ait la main
e est donc d'être

Trouvez donc un Byng qui vienne à
Londres et qui j'e plût à aimer aussi.

J'ai peine de nouvelles ce matin.
La convention des Chambres! Je crain bien.
Politiquement, je la désire. Je sais bien
le entraînement public, la tribune; mais
je sais aussi le entraînement caché,
insensibles, les journaux, les courriers.
Après tout, depuis dix ans, j'ai toujours
vu, dans les grandes occasions, le Chancelier
favorable au bon parti, à la raison,
au vrai intérêt du pays, et lui prêtant
une force qu'il ne pouvoit puiser ailleurs.
C'est avec les Chambres que nous avons
lutté contre l'entraînement révolutionnaire,
contre les fautes anonymes de la presse,
contre la politique de café. Nous sommes
sur le point de rentrer dans la situation
de 1831. Avec plus de profit peut-être,
et moins d'expense. Je sais que, pour
que les Chambres se rallient à la
raison et la soutiennent, il faut la
leur montrer, la leur combattre sous

leurs yeux, la vouloit fermement soi-même
 et leur en inspirer la confiance. J'espère
 que cette lumière et cette volonté ne,
 s'éteindraient pas plus aujourd'hui qu'en
 1831, et que si la raison devoit
 succomber, ce ne seroit pas sans s'être
 montrée et se défendre.

J'ai reçu une longue lettre du Duc
 de Broglie, très judicieuse, et qui me
 fait croire qu'on en fera rien de positif.

Vous avez bien raison; ce n'est pas
 de l'esprit tout à fait; et quand les
 grands hommes approchent, ce qu'il en
 a de trouble et chaotique. Il peut alors
 se laisser aveugler et entraîner comme
 un enfant. De son côté G. B., très courageux
 contre le danger, est très timide contre la
 responsabilité. Il a naturellement
 beaucoup d'indépendance et de dignité,
 peu de pouvoir. Le frère a beau
 chercher, il n'apprendra pas de là ce
 qu'il auroit besoin de savoir, de lui
 très préoccupé du frère. Il est très
 dévoué; mais il ne voudroit pas de

On dit cela à
 celui-ci est grand
 doit faire à la
 Par, autant qu
 autant qu'il le
 clage. On ne
 à la sentiment
 dans le droit de
 de toute interdiction
 On n'a pas le droit
 en France, de la
 leurs résolutions
 auroit prévu, il y
 explosion en France
 n'auroit pas tout
 de lui auroit,
 prévoyance est
 surint. Si qu'on
 veut par voir.

1239
trouper sur le moment où doit se placer
la résolution. Deux choses font le succès.
Une conduite, son mérite et son à-propos.
On ne devine pas l'à-propos. Il faut le
voir. Je voudrais que ma vie s'allongât
plus encore. Je prêterais mes yeux au frère.

Bien décidé, j'aurai le cottage,
j'aurai le cottage. Y parlerais-je non, quel que
soit cela ? J'ai peur que oui. On
n'abdique pas la nature. On ne se fait
pas petit, même pour être heureux.
Je voudrais pourtant bien être heureux.
Qu'est-ce qui vaut une heure de bonheur ?
Et quel bonheur ! C'est bien là l'orgueil
humain. Je préfère infiniment le bonheur
à tout. Je n'aime, à vrai dire, que le
bonheur. Mais pour le bonheur, dans
un cottage comme dans un palais, j'
veux à côté de moi, à moi, un grand
cœur, un grand esprit, un grand goût,
l'intimité d'une grande pensée. Je
ne puis pas être heureux à moins, par
vingt minutes. Mais je devais le dire !

Adieu. Adieu.